

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE



Carte envoyée du front à Blagnac par un père à sa fille (août 1915)

Le monastère des cisterciennes pendant la guerre 14-18
1914, déjà blessé à vie
Firmin Pons, citoyen d'honneur de Blagnac
Le patrimoine héraldique de l'église St-Pierre
Au fil d'une enfance
Severo, le petit sandalier de Mauléon
Robert Caussat et le maquis d'Esténos
Il y a vingt ans l'Airbus A300-600ST

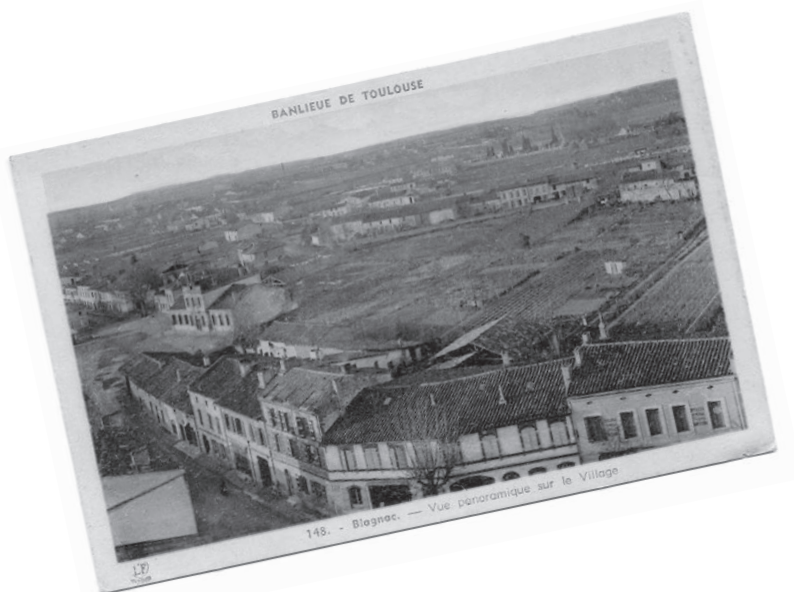
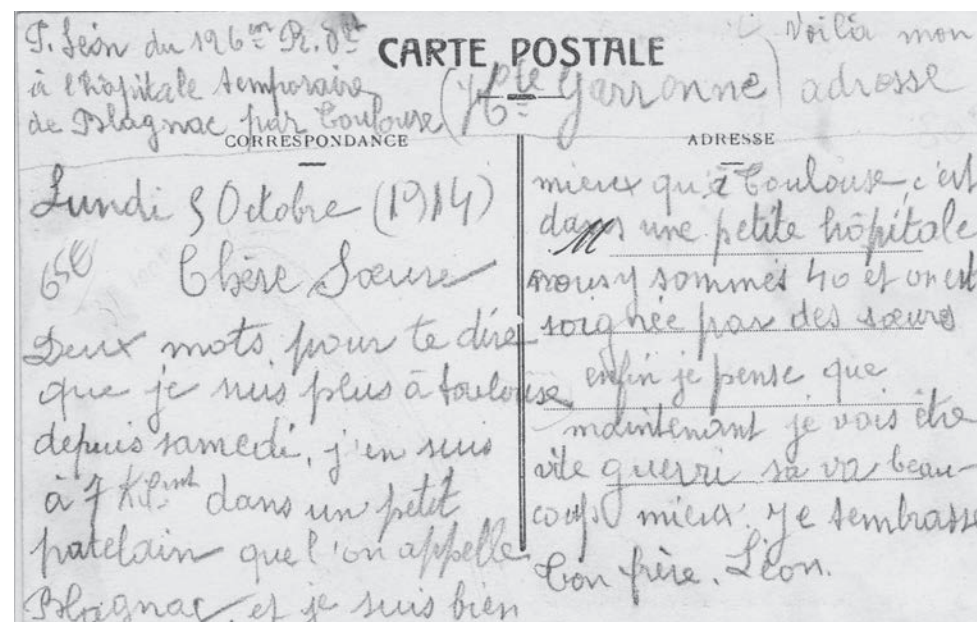
AG
149

Lettres des blessés

La correspondance envoyée par les blessés depuis le monastère où ils reçoivent des soins révèle leur quotidien vécu dans cet établissement et complète l'article de Sœur Marie-Ancilla.

La plupart du temps ils écrivent au dos de cartes représentant des vues du monastère ou de Blagnac. Elles sont parfois tamponnées.

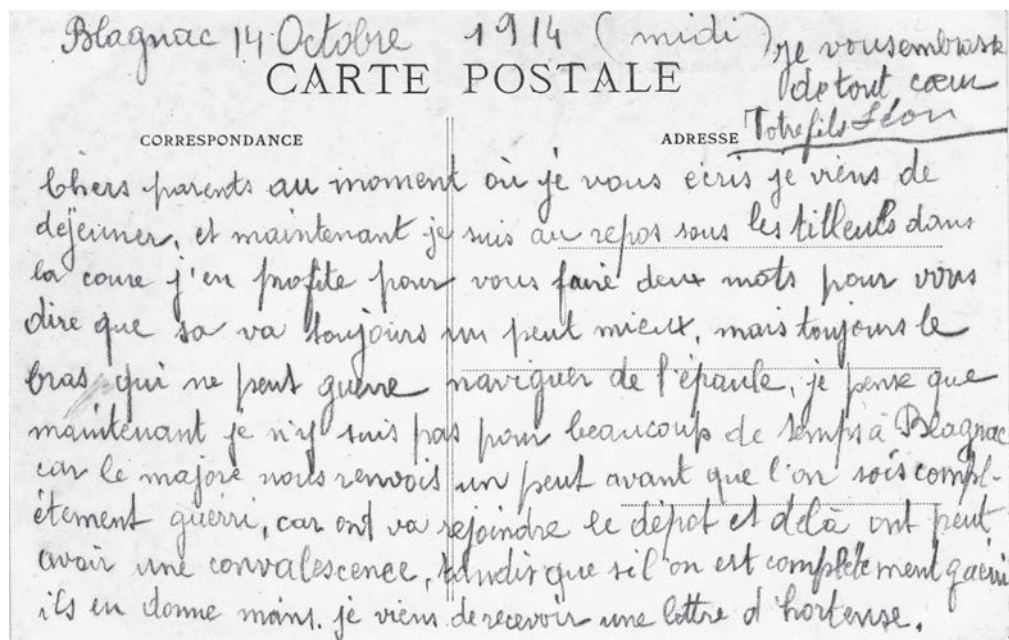
5 octobre 1914 : Le petit village de Blagnac qualifié de *patelain** est peu connu par les soldats. Mais les 40 blessés sont bien soignés.



◀ Blagnac à l'époque

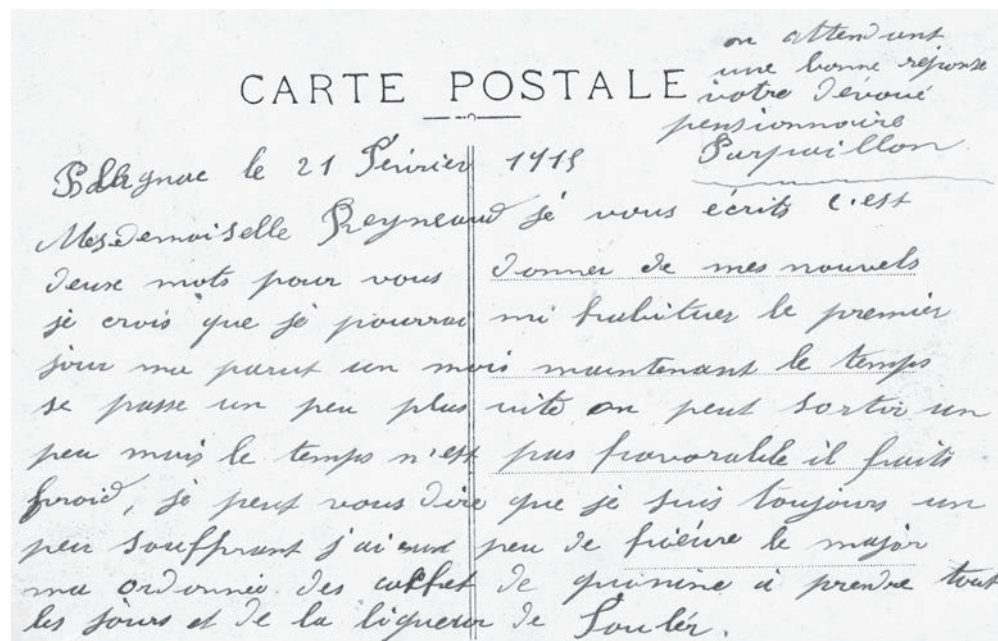
Des soins et des souffrances

Blagnac 14 octobre 1914 (midi) : ...mais toujours le bras qui ne peut guerir naviguer de l'épaule. Il espère être vite guéri ou que le médecin major l'envoie en convalescence.

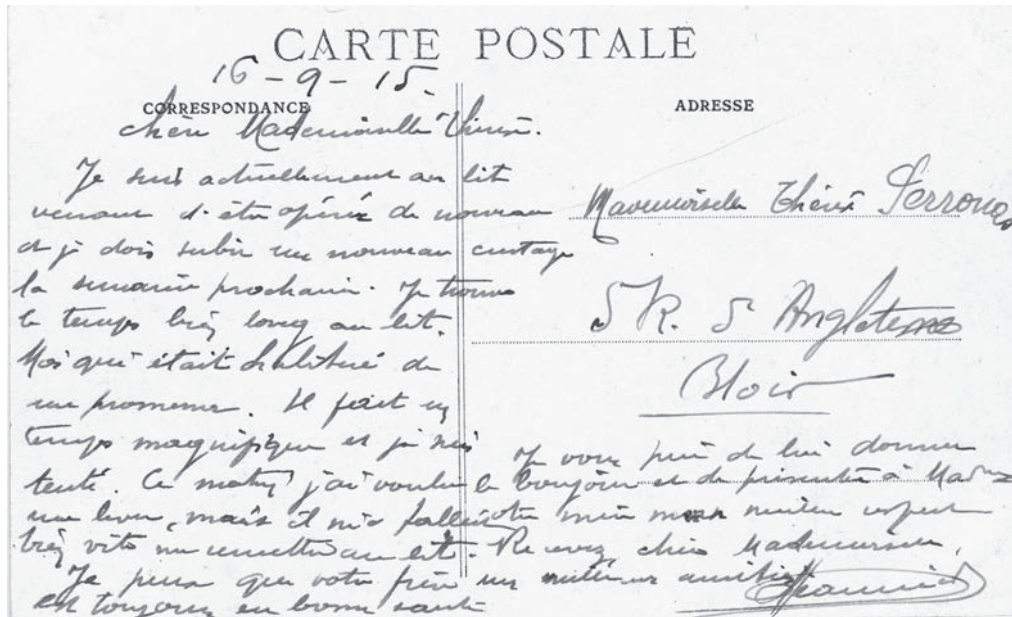


Blagnac le 21 février :

Pour la fièvre, le major ordonne des cachets de quinine à prendre tous les jours.

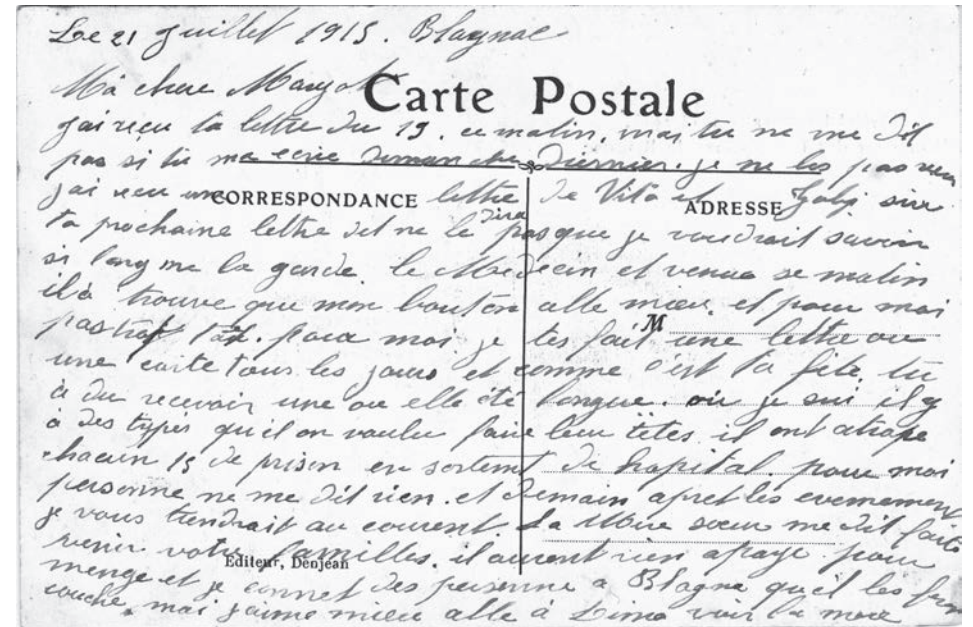


Le 16 septembre 1915 :
 Nouvelle opération et impossibilité de se lever.
 Je trouve le temps bien long.



Vie en communauté et lien avec la famille

Le 21 juillet 1915 :
 Un incident s'est produit :
 Des types qu'il on voulu faire leur têtes, il ont atrapé chacun 15 de prison
 en sortant de l'hopital...



... Je t'ai fait une lettre ou une carte tous les jours et comme c'est ta fête tu as du recevoir une ou elle été longue...

D'après la Mère sœur, les parents peuvent venir voir les blessés, ils sont nourris gratuitement au monastère et couchent chez des Blagnacais.

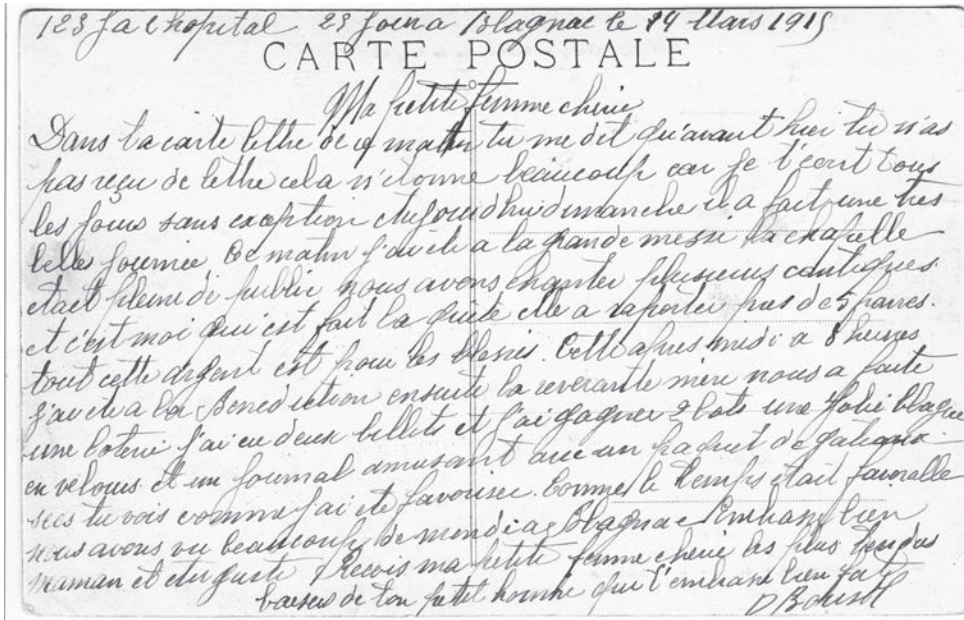


Les distractions

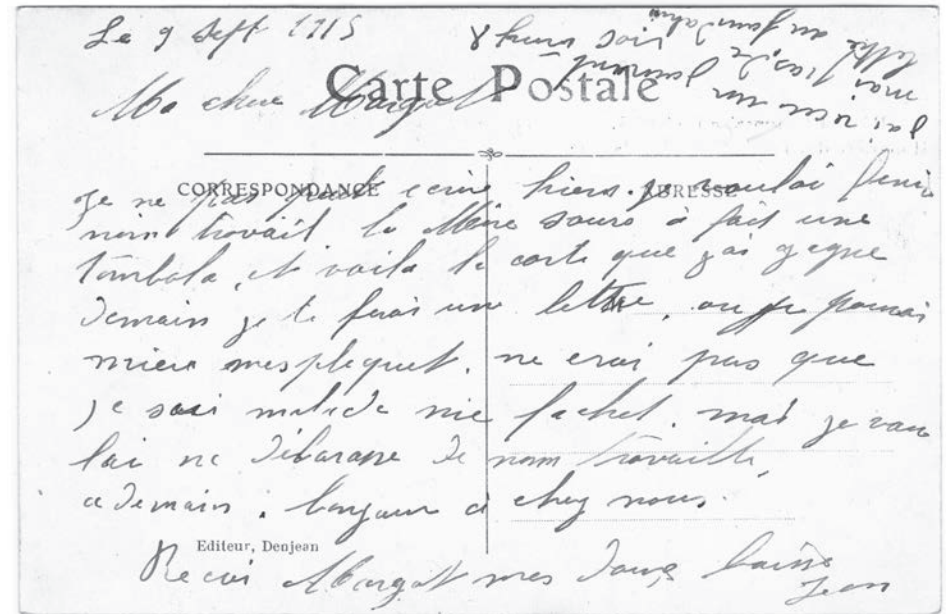
Blagnac le 24 mars 1915 : Messe le dimanche matin :

C'est moi qui es fait la quête, elle a rapporté plus de 5 francs tout cette argent est pour les blessés.

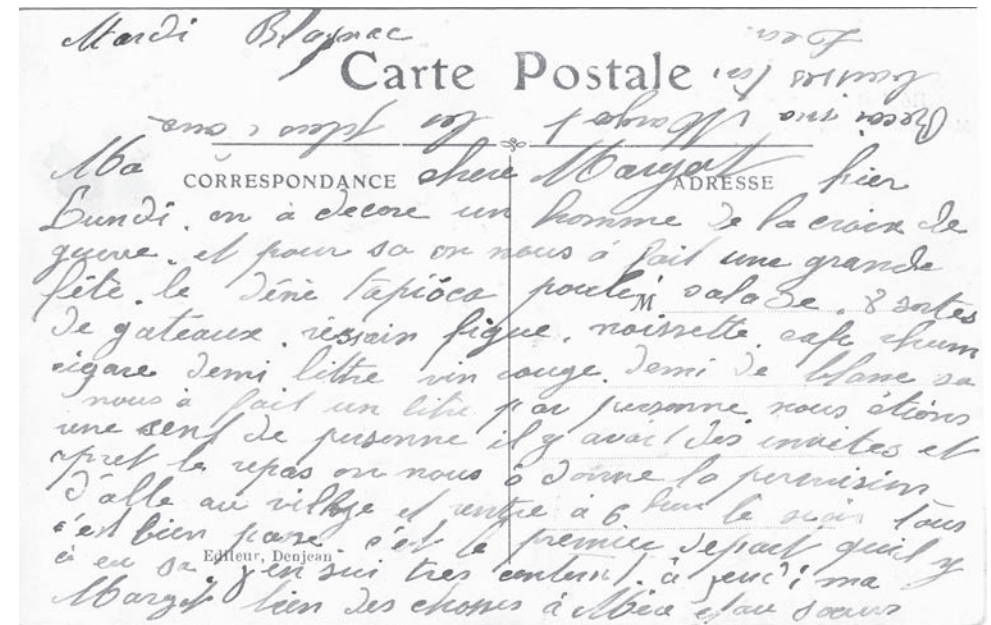
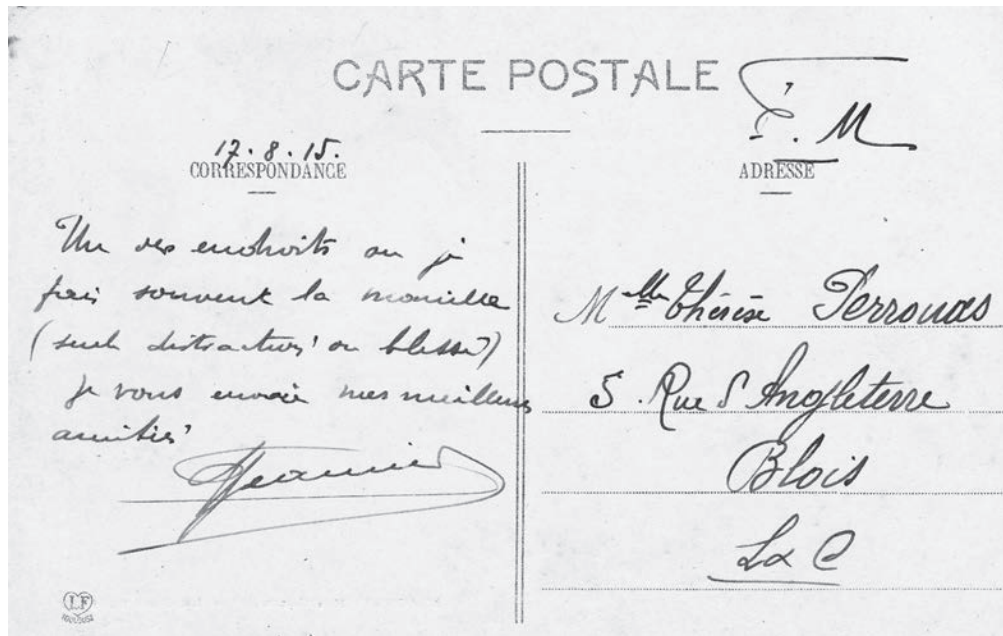
Une loterie l'après-midi : ...j'ai gagné une jolie blague en velours et un journal amusant avec un paquet de gateaux secs tu vois comme j'ai été favorisé.



Le 9 septembre 1915 : ...la Mère sœur a fait une tombola...j'ai gagné une carte...



17-8-15 : Un des endroits ou je fais souvent la manille...



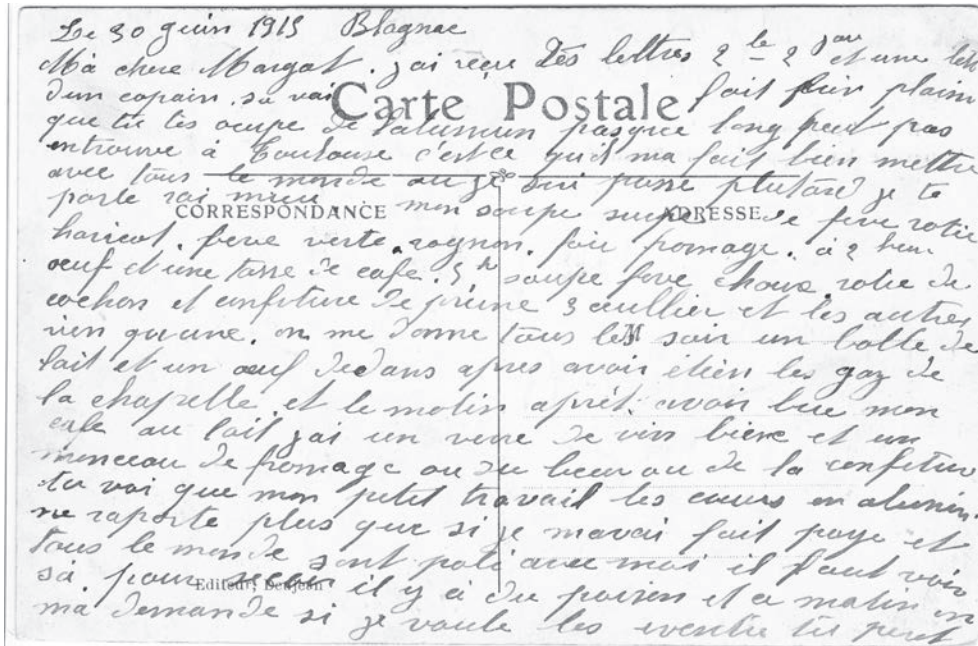
Le journal « L'Express du Midi » relate cette cérémonie dans son édition du 23 septembre 1915 (voir le numéro spécial de notre revue « Les Blagnacais pendant la Grande Guerre » page 47)

Des occupations

Le 30 juin 1915 Blagnac

Ce soldat s'occupe de l'éclairage au gaz de la chapelle, éventre les poissons, il va fabriquer un médaillon et une bague.

Choyé par la Mère sœur, il est comme un petit roi et mange bien.



Le « médecin-major » dont il est question dans ces cartes, s'appelle Antoine, Jacques Barrué. Fils d'un comptable et d'une tailleuse, il naît à Blagnac le 30 décembre 1877.

En 1914, marié à Sidonie, Marguerite Caperan, originaire du Castéra, père de deux enfants, Marie-Antoinette, 12 ans et Aimée, 3 ans, il habite rue de Coucourou. Sa maison existe encore au 32 rue Pasteur.

Durant la Première Guerre mondiale, il soigne les blessés blagnacais et ceux de l'hôpital complémentaire situé au monastère.

Avant et après ce conflit, de nombreux Blagnacais le choisissent comme médecin « de famille ».

Déjà veuf, il décède à Blagnac le 3 février 1953.

SOURCES :

Archives municipales de Blagnac : Recensements et État civil

*En italique : Extraits de cette correspondance tels qu'ils ont été écrits.

Cartes choisies et légendées par Suzanne Béret et Didier Chapuy.

SOURCES :

Collection Robert Espanol

1914, déjà blessé... à vie

D'août à décembre 1914, Blagnac compte déjà non seulement un grand nombre de morts mais aussi de blessés. Parmi ces dix-neuf « mutilés de la première heure », cinq ne retournent pas au combat et gardent des séquelles de leur blessure tout au long de leur vie.

Voici ce que dit leur « fiche » visible aux Archives départementales de la Haute-Garonne.

Antoine DESCHAMPS, cultivateur, né le 17 septembre 1888 à Cornebarrieu, fait partie du Régiment d'Infanterie de Perpignan. Il part aux armées le 3 août 1914, reçoit un éclat d'obus le 7 et reste impotent de la jambe droite.

Calixte CASTILLE, cultivateur puis boucher, né le 17 juillet 1883 à Blagnac, enrôlé dans le 24^e régiment d'infanterie coloniale. Le 6 août 1914 une balle lui sectionne les muscles de la nuque à Heippes (Meuse). Il passe plusieurs fois devant le Conseil de réforme. Il garde la tête en flexion permanente « par contracture des fléchisseurs ».

Louis Hilaire DESCOUSSE, cultivateur puis entrepreneur de transport, né le 23 mars 1892 à Blagnac, marié depuis le 31 mars 1913. Il reçoit un éclat d'obus à la tête le 21 septembre 1914 à Somme-Suippe. Il subit une trépanation et garde une paralysie de la jambe et du bras droits.

Médaille militaire et Chevalier de la Légion d'Honneur.

Jean TROUILLÉ, blessé par balle en décembre 1914 (voir ci-dessous)

Jean-Pierre LABORIE, cultivateur né à Cornebarrieu le 20 octobre 1881, engagé volontaire pour 3 ans, soldat musicien de 1902 à 1905, habite Blagnac à partir de 1909. Il est rappelé le 12 août 1914 au 14^e Régiment d'Infanterie, blessé le 24 décembre avec perte de l'index, du médium et de l'annulaire de la main droite et un éclat d'obus dans la région lombaire droite qu'il gardera toute sa vie.

Nous allons « suivre » plus longuement Jean Trouillé, grâce au témoignage de sa petite-fille.

Jean Joseph Trouillé

Jean Trouillé naît à Lavardens le 17 janvier 1891, quatrième d'une fratrie de cinq : Augusta, Philippine, Fernand et Maria. Ses parents, Joseph et Marie-Louise, travaillent la terre. Ils quittent le Gers avec leurs enfants au début du XX^e siècle, arrivent à Blagnac et deviennent maîtres-valets à la métairie du Grand Noble.



Avant la guerre, à la métairie du Grand Noble, Jean, en haut 2^e à gauche ; à côté de lui : Fernand, son frère ; devant lui : Philippine, sa sœur et après le régisseur : Joseph, son père et Marie-Louise, sa mère (cliché famille Trouillé).



◀
cliché
famille
Trouillé

En 1913, Jean est envoyé à Tunis comme zouave de première classe. Quand la guerre est déclarée en août 1914, il débarque en France et part aux armées. Il est nommé vaguemestre et utilise un vélo pliant dit de « guerre » avec les jantes en bois.

En décembre, il est blessé à la première bataille dite au « Chemin des Dames » dans l'Aisne. Il gît parmi bien d'autres et croit sa dernière heure arrivée. Il souffre beaucoup de la fracture de sa cuisse gauche d'autant plus que la balle l'a traversée de part en part emportant une grande partie du fémur. Heureusement des soldats-infirmiers entendent ses gémissements, comprennent qu'il est vivant. Ils compriment la plaie avec un gros tampon fait de chiffons bien serrés pour essayer d'arrêter l'hémorragie, l'allongent sur une civière et aussi rapidement que possible l'amènent à l'hôpital de campagne le plus proche. Il est ensuite évacué dans un établissement plus important à Orléans.

Plus d'un an après, il rentre enfin à Blagnac. Sa mère a « une attaque » en le voyant si handicapé. Il sera totalement réformé en 1916 pour « paralysie du nerf sciatique gauche ». Mais sa blessure lui laisse bien d'autres séquelles tout le long de la jambe gauche : disparition presque totale de l'articulation de la hanche, genou bloqué, pied-bot, orteils immobiles qu'il faut écarter très doucement pour la toilette et sous lesquels se forment de douloureux durillons.

Cette jambe raide le gêne beaucoup pour marcher et pour s'asseoir : il lui faut des chaises hautes. Penché légèrement sur le côté, il se déplace en boitant, s'aide de béquilles ou d'un vélo à une seule pédale. Il acquiert une grande force dans les bras.

Malgré tout cela, Jean ne se plaint que très rarement, et toujours en patois. Il fait preuve d'un courage exemplaire. Dès son retour, il se remet au travail d'abord dans une usine de parpaings en mâchefer à Toulouse puis cultive à nouveau la terre.

Il porte une chaussure spéciale : montante jusqu'au-dessus de la cheville, tenue par des lacets et pourvue d'une semelle cloutée. Chaque année, il va à l'Intendance à Toulouse qui la lui fournit gratuitement. Il achète à ses frais le soulier normal pour le pied droit.

Il touche une pension peu importante, elle sera augmentée en 1952 lorsqu'il est décoré de la Croix de Guerre et tout le retard lui sera versé.

Le 26 mai 1919, Jean épouse à Blagnac Mathilde Cambolives native de Ramonville-Saint-Agne dont les parents à cette époque travaillent à la métairie de Ferrié. À cette occasion, Joseph, le père de Jean lui cède, en cadeau de mariage, des terres à Beauzelle et chemin d'Aussonne à Blagnac.

Le couple loge en location, route de Grenade, à Carrière... avant de s'installer en 1927 route de Cornebarrieu dans la maison qui, aménagée depuis, existe toujours. Joseph Trouillé, le père, l'achète ainsi que des terrains contigus. Ils y habitent tous ensemble. C'est là que Fernand, le petit dernier de Jean et de Mathilde, voit le jour en 1930. Ils ont déjà trois enfants : Raymonde, Marie-Louise et Jacques respectivement âgés de 10, 8 et 5 ans.

Père attentif, sévère si nécessaire, il sera un grand-père « adorable », aimant parler avec ses petits-enfants de ce qu'il a vécu au front et ailleurs, les écoutant avec bienveillance.

Devenu propriétaire grâce à la donation de son père, Jean reste modeste, toujours prêt à rendre service. Ce brave homme est bien connu dans Blagnac pour son honnêteté, sa bonté et sa disponibilité. Tous, famille et amis, respectent les moments où il reste silencieux, perdu dans ses pensées. Peut-être revoit-il le champ de bataille ?

Tandis que son épouse, Mathilde, exerce le métier de blanchisseuse comme de nombreuses Blagnacaises, il continue à faire pousser des légumes, essentiellement des carottes et des choux-fleurs. Il va les



▲ Marie-Louise Faresin née Trouillé, Jean Trouillé et Pierrot Trouillé - cliché famille Trouillé

vendre au marché de L'Isle-Jourdain avec son cheval, Bijou, attelé à la charrette. Les prix sont plus avantageux qu'au marché d'Arnaud Bernard à Toulouse et les marchandises plus diversifiées, il y trouve donc toutes les provisions désirées qu'il ramène au retour.

Trois ou quatre ans avant son décès survenu le 25 février 1976, Jean n'arrive plus à marcher même avec les béquilles, il ne circule qu'en fauteuil roulant et a besoin d'aide pour s'y asseoir. Mais cette position lui provoque des douleurs difficiles à supporter, aussi il préfère rester alité.

Malgré son handicap et ses souffrances dus à la guerre, il éprouve la satisfaction d'avoir réussi sans trop se décourager à mener une vie à peu près normale : il a pu fonder sa propre famille et travailler. Il ressent une grande joie d'être entouré de l'affection de tous les siens.

Au cours des quatre années de guerre, bien d'autres Blagnacais connaîtront malheureusement un sort comparable.

Suzanne Béret

SOURCES

- Archives départementales de la Haute-Garonne : Registres matricules
- Archives municipales de Blagnac : Recensements
- Numéro spécial « Les Blagnacais pendant la Grande Guerre » édité en décembre 2008 par l'association B.H.M. (les blessés page 53)

Je remercie infiniment Madame Yolande Da Paré pour l'émouvant témoignage sur son grand-père et pour sa gentillesse.



Tous les renseignements complémentaires concernant les quatre blessés à vie en 1914 seront les bienvenus. Merci beaucoup.